progrès qui s'est accompli en quelques années. Aujourd'hui, toutes les plaintes qui se produisent encore parfois contre les refus de sépulture ecclésiastique paraissent surannées.

L'initiative de ce mouvement est venu de la Belgique, où le parti libéral, se trouvant directement en lutte avec le parti clérical, a compris l'importance qu'il y avait à se séparer complètement de l'Eglise sur le terrain moral, pour lui enlever son influence politique. Il y a, en Belgique de nombreuses sociétés de *solidaires* ou *libres penseurs*, instituées spécialement en vue des *enterrements* civils. La plus ancienne de ces associations, celle des solidaires, a été fondée le 29 juillet 1857. L'association a pour but la suppression des pratiques catholiques aux *enterrements* et, en outre, l'assistance mutuelle et fraternelle et la propagande. Au décès d'un associé, tous les membres sont tenus de suivre la dépouille mortelle jusqu'au cimetière, sous peine d'une amende de 0 fr. 50. En cas de refus du clergé, l'association procède, s'il y a lieu, à l'*enterrement* d'un citoyen qui ne comptait point parmi ses membres. Les membres s'engagent à mourir en libres penseurs, c'est-à-dire hors de tout culte et en n'observant aucune pratique religieuse. Ainsi le malade qui aura volontairement admis un ministre quelconque chez lui, pour recevoir ce que l'on appelle les sacrements, sera censé avoir donné sa démission et perdra, dès ce moment, tous les droits attachés au titre de membre de l'association.

L'association des solidaires n'a fait que donner une formule définitivement affirmative à une tendance qui s'était déjà manifestée dans les esprits : dès 1854, s'était fondée une *Société d'affranchissement* qui poursuivait ouvertement le même but. « La société, disait l'article 1er, a pour but d'affranchir l'homme des préjugés, spécialement en ce qui concerne la manière dont les *enterrements* se sont faits jusque aujourd'hui. Les associés reconnaissent qu'ils n'ont pas besoin de l'intervention du clergé au moment de mourir. » L'idée s'est développée et, en 1863, une troisième société, la *Société des libres penseurs*, s'est formée pour joindre à l'exemple de l'*enterrement* civil celui du mariage purement civil et de la suppression du baptême des enfants. La nouvelle société a adopté cette devise, qui résume nettement le but de son institution : *Libres penseurs. Plus de prêtres à notre mort, à notre mariage et à la naissance de nos enfants.* Ces sociétés se sont rapidement répandues dans toute la Belgique, et il n'est pas de ville ni de localité importante où elles n'aient des succursales. Les femmes comme les hommes en font partie, et les *enterrements* civils de femmes sont aussi fréquents que ceux d'hommes.

Il paraît évident que cette idée a été rapportée en France par nos proscrits démocrates, auxquels la Belgique ne sert d'asile, et qui entrèrent presque tous dans les sociétés belges d'affranchissement et de solidarité. Ceux qui moururent sur la terre d'exil tinrent à honneur de donner un exemple à la démocratie française par leur *enterrement* civil. Eugène Sue, mort en Suisse, a demandé à être enterré dans le cimetière des suppliciés, pour que sa cendre ne fût pas mêlée avec celle des catholiques. L'exemple a porté ses fruits. Avant 1860, il n'y avait en France que peu d'*enterrements* civils. Quelques exemples remarquables avaient été donnés cependant, parmi lesquels il faut citer, à côté de l'*enterrement* civil de Lamennais, qui avait voulu être enseveli dans la fosse commune, celui de M. le sénateur Vieillard, d'autant plus remarquable que les hommes qui sont dans les hautes fonctions sociales considèrent d'ordinaire comme un devoir essentiel d'entretenir les préjugés qui servent la cause de l'autorité. A partir de 1860, les *enterrements* civils ont été fréquents et leur pratique s'est promptement répandue dans le peuple. Plusieurs milliers de personnes accompagnent chaque semaine et presque chaque jour à leur dernier domicile les citoyens morts sans le concours de l'Eglise. Le mouvement est d'autant plus remarquable qu'il est tout spontané, les gênes de notre législation empêchant la formation d'associations comme en Belgique. Les quelques autorisations qui ont été demandées à cet effet ont toujours été refusées par le gouvernement, et quelques procès politiques, notamment celui dit de la Renaissance, jugé à Paris en 1867, indiquent que le pouvoir serait tout disposé à considérer comme des sociétés secrètes et à punir comme telles les associations de cette nature qui pourraient se former. En voici une preuve frappante : la réponse affirmative à cette question du président de la chambre correctionnelle : *Vous assistiez ordinairement aux enterrements civils?* a paru constituer un motif de suspicion légitime à l'égard des prévenus. Mais ces gênes et ces persécutions n'ont servi, comme c'est l'ordinaire, qu'à développer le mouvement, et l'on peut dire aujourd'hui que le préjugé est vaincu. Parmi les *enterrements* civils importants qui ont eu lieu dans ces dernières années, il faut citer ceux du Père Enfantin, de Proudhon, de Monnier, ancien secrétaire de Caussidière, d'Emile Barrault, de François Huet, de Mme Bertillon, remarquable parce que le préjugé religieux, en France surtout, est encore profondément enraciné dans l'esprit des femmes et que l'exemple donné par une femme distinguée, appartenant à la bourgeoisie, a une très-grande importance. En même temps que Proudhon était enterré civilement au cimetière de Passy à Paris, on enterrait civilement aussi à Bâle le colonel Charras. Dans le mois de janvier 1865, à quelques jours de distance seulement, un double deuil venait frapper la démocratie; mais les deux grands morts avaient tenu à donner un double exemple. « Le noble ami que nous pleurons, disait M. Chauffour-Kestner sur la tombe de Charras, m'a ordonné de n'apeler pour consacrer cette tombe le ministère d'aucun culte. Il était de ceux qui, cherchant la vérité avec ardeur, ne l'ont trouvée dans aucune confession religieuse, et qui, ne voulant mentir ni à eux-mêmes ni aux autres, ont rompu avec la pratique de tous les cultes. Comme il a vécu sa grande et noble vie, uniquement appuyé sur sa conscience et sur l'énergie morale qu'elle lui inspirait, il a voulu aborder la mort, sincère jusqu'au bout et, jusqu'au dernier souffle, loyal et incapable d'un lâche compromis. » Enfin nous citerons Sainte-Beuve, pour qui un cortége d'illustrations de toute nature remplaçait largement le clergé.

En mettant d'accord dignement leur conduite avec leurs principes, les libres penseurs ont conquis une incontestable autorité morale. Ils ont montré en même temps que leur doctrine n'était pas, comme le prétendent leurs adversaires, une doctrine purement de scepticisme et de négation. Ils ont prouvé qu'ils savaient, eux aussi, rendre hommage aux grands sentiments de l'âme et du cœur, et opposer, par la manifestation de la solidarité, des démonstrations aussi solennelles et aussi consolantes pour honorer leurs morts que la religion par ses cérémonies. En même temps, les discours prononcés sur les tombes dans les *enterrements* civils servent à dégager les grands principes de la morale naturelle et philosophique, qui sont indépendants de la religion, et ils exercent ainsi la plus profonde et la plus salutaire influence sur le peuple, qui toujours accepte ces paroles fortifiantes avec le recueillement que donne le voisinage de la mort. Quelques citoyens se sont spécialement dévoués à cet enseignement et se sont institués en quelque sorte les prêtres de la libre pensée. Nous devons mentionner spécialement parmi eux M. le baron de Pomnat, connu par de savants travaux de critique religieuse. Dans un de ses discours, prononcé sur la tombe d'un jeune ouvrier, Louis Genton, dont le père était à Sainte-Pélagie, où il subissait une condamnation politique, et dont l'*enterrement* avait lieu au milieu d'une foule immense accourue pour manifester ses doubles sentiments moraux et politiques, M. le baron de Pomnat, indiquait en quelques paroles élevées comment les libres penseurs savent, eux aussi, honorer les morts, sans avoir besoin des pompeuses promesses de la vie future. Sur le bord de la fosse commune où allait être enseveli le fils de l'ouvrier, il disait : « Nous n'envions pas plus vos pierres que votre immortalité et votre foi. Nous ne croyons pas à l'orgueilleuse vie future. Nous avons une immortalité réelle, celle qui est dans les esprits et dans les cœurs, l'immortalité du souvenir. »

Cette affirmation de la libre pensée par des cérémonies *religieuses* au premier chef, dans le sens élevé du mot, qui signifie un lien entre les hommes (*religare*, relier), causa un grand ombrage à l'Eglise; car on ne détruit que ce que l'on remplace, et ces manifestations imposantes montrent que les pompes de l'Eglise sont désormais remplacées; ceux mêmes dont la faible imagination a besoin d'une certaine solennité et ne peut se contenter d'un austère isolement peuvent désormais se rattacher sans hésitation à la doctrine de la libre pensée, et ils seront sûrs de rencontrer à l'heure de la mort un déploiement aussi consolant que celui que pourrait leur offrir l'Eglise romaine. Aussi l'Eglise a-t-elle souvent tâché de mettre, dans la pratique, des obstacles à ces démonstrations des libres penseurs; elle a prétendu les exclure du cimetière, sous prétexte que le cimetière était une propriété ecclésiastique, et elle a voulu, pour arrêter les esprits faibles par le sentiment de l'ignominie, reléguer les enterrés civilement avec les suppliciés et les suicidés. La solution de la question, toutes les fois qu'elle a pu être discutée librement, n'était pas douteuse; il est certain que le cimetière appartient à la commune. C'est le cas ou jamais de réformer notre législation vicieuse sur la confusion de l'Eglise et de l'Etat, et la pratique des *enterrements* civils, en faisant pénétrer cette séparation dans les mœurs, hâtera certainement sa réalisation dans l'ordre politique. Mais, pour rendre la séparation plus complète et pour donner plus de dignité encore aux manifestations des libres penseurs, il faudrait élever un temple à la libre pensée, qui fournirait un local convenable pour ces cérémonies et auquel serait annexé un cimetière, ce qui éviterait ainsi tout conflit fâcheux et, de part et d'autre, tout froissement de conscience.

Le *Grand Dictionnaire* poursuivra cette idée et la traitera avec les développements qu'elle mérite à l'article LIBRE PENSÉE, LIBRES PENSEURS.

Terminons cet article funèbre par quelques lignes fantaisistes; voyons le parti que l'industrialisme peut tirer d'un *enterrement*. Deux personnages sont en scène, un expert et un novice. Le premier fait à l'autre sa leçon, et il s'exprime ainsi : « Un homme qui me veut du bien, un observateur, un sage, me dit un jour : Dans votre intérêt, ne manquez jamais d'assister aux obsèques et de suivre les *enterrements* de tout ce qui meurt à Paris de gens haut placés : généraux, avocats célèbres, littérateurs en renom, artistes à la mode; et comprenez tout ce qu'il y a d'immense intérêt pour un homme désireux de faire son trou dans la société à se trouver coude à coude avec des gens importants, que tout d'abord on ne saurait rencontrer que dans ces occasions-là. Vous comprenez? Non? Tenez; tout à l'heure nous allons suivre le corbillard : que faire pour raccourcir la longueur du chemin, pour galvaniser la somnolente lenteur du cortége? Causer, n'est-ce pas? Là, dans la rue, à l'air libre, pas de défiance, pas de pose; on va deux à deux, souvent sans se connaître, au hasard, chacun estimant que son voisin a quelque titre sérieux de se trouver à la cérémonie. Le personnage chez lequel vous voudriez, mais ne pouvez pénétrer, vous y donne volontiers la réplique. Par exemple, il faut du tact. Alors, entre vous et lui, échange de bons procédés : il accepte ou vous offre un cigare, le partage du parapluie, s'il vient à pleuvoir; vous l'avertissez d'une flaque d'eau ou d'un amas de boue...; au besoin, on l'y conduit pour avoir l'occasion de l'en détourner... Dès lors, vous avez acquis le droit de saluer ledit personnage en tous lieux, en tout temps, quand vous le rencontrerez. Lui, qu'il vous reconnaisse ou non, il vous prend votre salut, et vous pouvez, près des autres, vous vanter de connaître M. le marquis, M. le comte ou M. le baron... Je suppose que vous ayez à présenter une requête à l'une de ces personnes. Aller directement chez elle? Non pas; ce serait trop naïf; sans compter qu'il (on courrait le risque d'être entendu distraitement ou de n'être pas accueilli du tout. Si, au contraire, vous avez déjà rencontré cette personne à un, à deux, à trois *enterrements*, vous n'êtes plus un étranger pour elle, vous avez préparé les voies; toutes les chances favorables sont pour vous; surtout si, à chaque fois d'année, vous n'avez pas manqué de lui envoyer votre carte... Sans compter que le lendemain de l'*enterrement*, le soir même, souvent vous avez l'aubaine de lire votre nom dans les journaux, au milieu de la liste des célébrités présentes aux funérailles... satisfaction facile à se donner pour peu que l'on ait, une fois ou deux, causé avec quelque journaliste... »

Enterrement à Ornans (l'), tableau de M. Courbet. Ce tableau, qui est resté l'œuvre sinon la meilleure, du moins la plus considérable et de beaucoup la plus célèbre de M. Courbet, a fait son apparition au Salon de 1851. Ce fut, suivant un mot attribué à l'auteur, « l'enterrement du romantisme. » Avant de dire quelles tempêtes il souleva dans le monde des artistes et des critiques, nous allons le décrire.

La scène se passe dans le cimetière de la petite ville d'Ornans, patrie de M. Courbet. Le ciel est chargé de sombres nuages. L'horizon est fermé par des montagnes pelées et hérissées de rochers granitiques. Au premier plan s'ouvre la fosse où va s'engouffrer le cercueil. Le drap mortuaire, étoffe de satin noir, chante le *Libera*, la tête penchée sur les feuillets du rituel qu'il tient dans ses mains avec son bonnet carré; derrière lui le porte-croix, tête blanc, et deux enfants de chœur, revêtus de l'aube blanche, de la ceinture et de la caiotte rouges; l'un de ces enfants porte le seau à eau bénite; l'autre, tenant un cierge, se retourne pour regarder les quatre porteurs, coiffés jusqu'aux yeux d'énormes chapeaux à larges ailes, qui soutiennent, au moyen de draps de lit tortillés autour de leurs épaules, la bière recouverte d'une draperie funèbre. En avant du prêtre, le fossoyeur, un genou en terre, l'autre jambe arcboutée, un bras pendant, une main appuyée sur la cuisse, attend, impassible, le moment de descendre le cercueil. Une tête de mort gît à ses pieds. Près de lui, deux bedeaux, coiffés de bonnets à canons et vêtus de rouge comme des juges, entonnent les répons mortuaires. Au milieu du tableau, un parent du mort pleure dans son mouchoir, à côté d'un homme grave et placide qui tient un chapeau à la main. Ce dernier, suppléant du juge de paix à Ornans, est un cousin de P.-J. Proudhon, l'illustre publiciste. Plus à droite, deux *anciens*, débris obstinés du dernier siècle, causent et demeurent couverts devant la Mort. L'un, coiffé d'un chapeau à claque, ayant un habit gris, une culotte courte, de couleur verdâtre, des bas bleus et des escarpins à boucles d'argent, montre du doigt la fosse à son compagnon, qui porte un chapeau tromblon et qui croise les bras. Des jeunes femmes sont alignées à leur suite, habillées de noir et coiffées de bonnets à ruches recouverts de crêpe. La demoiselle qui cache à demi son charmant visage dans son mouchoir, c'est la sœur de l'artiste; la bonne femme qui tient par la main une petite fille, bien naïve, c'est sa mère. En arrière, des vieilles femmes pleurent à l'unisson.

Ces diverses figures sont de grandeur naturelle. La critique, accoutumée à ne voir traiter dans de pareilles proportions que les scènes ayant un caractère historique, s'indigna fort contre l'artiste assez audacieux pour se soustraire à de prétendues règles préchées par les Académies et pour dérouler dans un cadre presque égal à celui d'une des *batailles* de Le Brun une scène aussi vulgaire qu'un enterrement de village. Mais c'était là encore le moindre défaut reproché à l'œuvre du hardi novateur : on le blâma surtout, on le criblas de sarcasmes, on le vilipenda, pour avoir abaissé l'art à la représentation de types aussi dépourvus de noblesse, d'*idéal* et de *style* que ceux qui figurent dans l'*Enterrement à Ornans*. C'est alors que fut inventé le mot *réalisme* destiné à flétrir la doctrine de ce corrupteur du goût. Toutefois, même parmi les critiques les moins favorables à M. Courbet, il y eut des hommes assez clairvoyants et assez impartiaux pour reconnaître que cet artiste avait rendu avec une saisissante énergie les types qui avaient posé devant lui. Gustave Planche, qui n'était guère tendre pour les réalistes, a dit en parlant de ce tableau : « Il est impossible de nier la puissance de réalité que l'auteur a su donner à ses personnages : toutes les figures sont laides; mais ces figures vivent, et ce mérite n'est pas assez vulgaire pour qu'on n'en tienne pas compte. » Au reste, les admirateurs enthousiastes ne manquèrent pas plus à l'auteur de l'*Enterrement à Ornans* que les détracteurs convaincus. Un jeune écrivain, qui soutenait alors en littérature des théories semblables à celles que M. Courbet mettait en pratique dans sa peinture, M. Champfleury, se constitua l'avocat de l'artiste franc-comtois. Il écrivit dans le *Messager de l'Assemblée* deux feuilletons où, après avoir raconté avec beaucoup de gaieté le grand émoi excité à Ornans par la lecture des journaux, où l'on prétendait que M. Courbet avait voulu faire des caricatures de ses compatriotes, il réfuta énergiquement, spirituellement les critiques qui avaient été dirigées contre l'*Enterrement à Ornans*. Il insista particulièrement pour laver, en partie du moins, les personnages mis en scène du reproche de laideur qui leur était à peu près unanimement adressé. « Quant à la laideur prétendue des bourgeois d'Ornans, dit-il, elle n'a rien d'exagéré, rien de faux; elle est vraie, elle est simple. C'est la laideur de la province qu'il importe de distinguer de la laideur de Paris. Tout le monde s'écrie que les bedeaux sont ignobles. Parce qu'il y a un peu de vin dans leurs troqués?... Voyez la belle affaire! Le vin, c'est la joie, c'est la vie, c'est la santé; le vin aime à donner un brevet de capacité à ceux qui l'aiment, et il colore d'un rouge puissant le nez des buveurs; c'est la décoration des ivrognes. Jamais un nez rouge n'a été un objet de tristesse : au contraire, il inspire la joie; ceux-là qui ont le nez rouge ne baissent pas la tête en signe de honte, mais ils la relèvent plutôt, convaincus qu'ils inspirent de la joie à leurs concitoyens. Ces bedeaux sont vêtus de robes rouges et de toques, comme des présidents de la cour de cassation; et c'est là ce qui a indigné quelques gens sérieux qui, dans leur erreur, s'indignaient de voir des robes consacrées aux lois de la justice. Mais on ne se trompe pas de la sorte : les juges de France, quoiqu'en dehors des tribunaux ils se soient point plaisants, n'offrent pas de ces figures vineuses où l'œil et l'esprit se paraissent pas s'occuper des choses extérieures, mais semblent prêter une grande attention à des images intérieures. Chaque profession a son nez; et il faut être bien pauvre d'idées physiognomiques pour donner le nez d'un bedeau à un magistrat. Ces bedeaux m'amusent singulièrement; ils me réjouissent; donc ils ne sont pas laids. Non, tu n'es pas laid, Pierre Clément, avec ton nez plus rouge que ta robe. Console-toi, Jean-Baptiste Muselier, de ce que disent des Tollichons, pignaconages; entre au cabaret et bois une bouteille de plus! Chose étrange, on dit le plus grand mal de ces bedeaux à la mine réjouissante, et personne n'a songé à entamer la question de la laideur de l'homme d'affaires si bien représenté par ce personnage à la mine blême, les lèvres serrées comme le cœur, d'une propreté sèche et froide, qui indique les mesquineries de la vie. Voilà un portrait d'homme laid, économe et prudent, rangé et... vertueux. Voilà la laideur!

« Les deux vieillards qui, devant la fosse ouverte, pensent aux choses du passé, en prenant une prise, sont pleins de physionomie; ils ne sont pas laids. Les porteurs de corps sont des jeunes gens à barbe et à moustache, comme tous les jeunes gens. S'ils ont la figure cachée par ce chapeau plat à larges bords, c'est l'habitude du pays pour faire reconnaître les porteurs de la bière; M. Courbet aurait-il dû leur faire mettre des pantalons à la cosaque vert-pomme?... Le fossoyeur est superbe : un genou en terre, plein de fierté; sa besogne est à moitié faite, il attend la fin des prières du curé. Il n'est ni triste ni gai : cela ne le regarde pas, il ne connaît pas le mort, il connaît le trou. Son regard court à l'horizon du cimetière et s'inquiète de la nature; le fossoyeur a une santé robuste : toujours travaillant à la mort, jamais il n'a pensé à la mort. C'est le type de l'homme du peuple dans sa beauté robuste. L'enfant de chœur qui tient le vase à eau

bénite est charmant; on ne peut lui opposer que la petite fille qui tire le bras de sa mère qui pleure, et qui se penche comme pour réveiller une marguerite. Le groupe de femmes est composé de jeunes et de vieilles : par un malin caprice de réalisme, M. Courbet a mis des rides à des vieilles femmes; leurs cheveux gris sont cachés sous des coiffes de toile blanche et de grands bonnets. Mais les jeunes filles sont vraiment jeunes; les unes sont robustes comme toutes les femmes des petites villes, moitié villes et moitié campagnes, perdues dans les montagnes; cependant, il y a des exceptions, et le peintre a rendu les exceptions. Du milieu du groupe des femmes se détache une jeune fille, la tête couverte d'un *capot* de taffetas noir, la figure fine et délicate, les grappes de cheveux blonds se détachant sur le noir du costume. C'est une Anglaise poétique; elle est charmante et n'a rien de ces types de convention qu'on rencontre chez tous les jeunes peintres d'un coloris précieux... M. Courbet peut citer hardiment trois têtes de femmes, ses enfants, le fossoyeur et bien d'autres figures dans l'*Enterrement*, mais les deux bedeaux emporteront la balance et feront déclarer l'*Enterrement* le chef-d'œuvre du laid. Est-ce de la faute du peintre si les intérêts matériels, si la vie de petite ville, si des égoïsmes sordides, si la mesquinerie de province clouent leurs griffes sur la figure, éteignent le feu du regard, rident le front, amortissent la bouche? Les bourgeois sont ainsi. M. Courbet a peint des bourgeois... De loin, en entrant au Salon, l'*Enterrement* sous un jour frisant comme accordé par une porte; vous êtes surpris comme à la vue de ces naïves images sur bois, taillées par un couteau maladroit, qui se trouvent en tête des *Massacrants* imprimés par Chassaignon, rue Gît-le-Cœur. L'effet est le même, parce que l'exécution est aussi simple. L'aspect est saisissant comme un tableau de grand maître.

En ce qui concerne l'exécution, on ne peut méconnaître que M. Courbet ait fait preuve, dans cette peinture, d'une rare vaillance. Suivant la remarque d'un de ses biographes, M. T. Silvestre, ses qualités et ses défauts y sont poussés à bout. Les qualités : « L'*Enterrement à Ornans* résume puissamment la physionomie, le costume et les mœurs de la contrée natale de l'artiste... Tous les regards se tournent vers la fosse, point central du tableau. Le plus vive lumière frappe le cercueil, les enfants de chœur dont la couleur argentine retentit à la manière de Velazquez, le dais du prêtre qui officie, et la face du fossoyeur en cheveux roux. La blancheur des draps mortuaires, des aubes et des surplis est rendue dans une gamme pleine de justesse; la variété des vêtements des hommes et des femmes, groupés dans la partie du tableau qui s'étend à la droite des spectateurs, est disposée en parfaite harmonie. » Les défauts : « La composition de l'*Enterrement* viole toutes les règles de l'art, ou plutôt ce n'est pas une composition; les personnages y forment, comme au hasard, une espèce de bas-relief désordonné. Les têtes, trop fortement accentuées dans les plans secondaires, viennent tomber, pour ainsi dire, dans leur erreur, s'indiquent de voir des robes de Bridaine ou de Bossuet. Là, nous on ne se trompe pas de la sorte : les juges de France, quoiqu'en dehors des tribunaux ils ne soient point plaisants, n'offrent pas de ces figures vineuses où l'œil et l'esprit se paraissent pas s'occuper des choses extérieures, mais semblent prêter une grande attention à des images intérieures. Chaque profession a son nez; et il faut être bien pauvre d'idées physiognomiques pour donner le nez d'un bedeau à un magistrat. Ces bedeaux m'amusent singulièrement; ils me réjouissent; donc ils ne sont pas laids. Non, tu n'es pas laid, Pierre Clément, avec ton nez plus rouge que ta robe. Console-toi, Jean-Baptiste Muselier, de ce que disent des Tollichons, pignaconages; entre au cabaret et bois une bouteille de plus! Chose étrange, on dit le plus grand mal de ces bedeaux à la mine réjouissante, et personne n'a songé à entamer la question de la laideur de l'homme d'affaires si bien représenté par ce personnage à la mine blême, les lèvres serrées comme le cœur, d'une propreté sèche et froide, qui indique les mesquineries de la vie. Voilà un portrait d'homme laid, économe et prudent, rangé et... vertueux. Voilà la laideur!

« Les deux vieillards qui, devant la fosse ouverte, pensent aux choses du passé, en prenant une prise, sont pleins de physionomie; ils ne sont pas laids. Les porteurs de corps sont des jeunes gens à barbe et à moustache, comme tous les jeunes gens. S'ils ont la figure cachée par ce chapeau plat à larges bords, c'est l'habitude du pays pour faire reconnaître les porteurs de la bière; M. Courbet aurait-il dû leur faire mettre des pantalons à la cosaque vert-pomme?... Le fossoyeur est superbe : un genou en terre, plein de fierté; sa besogne est à moitié faite, il attend la fin des prières du curé. Il n'est ni triste ni gai : cela ne le regarde pas, il ne connaît pas le mort, il connaît le trou. Son regard court à l'horizon du cimetière et s'inquiète de la nature; le fossoyeur a une santé robuste : toujours travaillant à la mort, jamais il n'a pensé à la mort. C'est le type de l'homme du peuple dans sa beauté robuste. L'enfant de chœur qui tient le vase à eau bénite est charmant; on ne peut lui opposer que la petite fille qui tire le bras de sa mère qui pleure, et qui se penche comme pour réveiller une marguerite. Le groupe de femmes est composé de jeunes et de vieilles : par un malin caprice de réalisme, M. Courbet a mis des rides à des vieilles femmes; leurs cheveux gris sont cachés sous des coiffes de toile blanche et de grands bonnets. Mais les jeunes filles sont vraiment jeunes; les unes sont robustes comme toutes les femmes des petites villes, moitié villes et moitié campagnes, perdues dans les montagnes; cependant, il y a des exceptions, et le peintre a rendu les exceptions. Du milieu du groupe des femmes se détache une jeune fille, la tête couverte d'un *capot* de taffetas noir, la figure fine et délicate, les grappes de cheveux blonds se détachant sur le noir du costume. C'est une Anglaise poétique; elle est charmante et n'a rien de ces types de convention qu'on rencontre chez tous les jeunes peintres d'un coloris précieux... M. Courbet peut citer hardiment trois têtes de femmes, ses enfants, le fossoyeur et bien d'autres figures dans l'*Enterrement*, mais les deux bedeaux emporteront la balance et feront déclarer l'*Enterrement* le chef-d'œuvre du laid. Est-ce de la faute du peintre si les intérêts matériels, si la vie de petite ville, si des égoïsmes sordides, si la mesquinerie de province clouent leurs griffes sur la figure, éteignent le feu du regard, rident le front, amortissent la bouche? Les bourgeois sont ainsi. M. Courbet a peint des bourgeois... De loin, en entrant au Salon, l'*Enterrement* sous un jour frisant comme accordé par une porte; vous êtes surpris comme à la vue de ces naïves images sur bois, taillées par un couteau maladroit, qui se trouvent en tête des *Massacrants* imprimés par Chassaignon, rue Gît-le-Cœur. L'effet est le même, parce que l'exécution est aussi simple. L'aspect est saisissant comme un tableau de grand maître.

En ce qui concerne l'exécution, on ne peut méconnaître que M. Courbet ait fait preuve, dans cette peinture, d'une rare vaillance. Suivant la remarque d'un de ses biographes, M. T. Silvestre, ses qualités et ses défauts y sont poussés à bout. Les qualités : « L'*Enterrement à Ornans* résume puissamment la physionomie, le costume et les mœurs de la contrée natale de l'artiste... Tous les regards se tournent vers la fosse, point central du tableau. La plus vive lumière frappe le cercueil, les enfants de chœur dont la couleur argentine retentit à la manière de Velazquez, le dais du prêtre qui officie, et la face du fossoyeur en cheveux roux. La blancheur des draps mortuaires, des aubes et des surplis est rendue dans une gamme pleine de justesse; la variété des vêtements des hommes et des femmes, groupés dans la partie du tableau qui s'étend à la droite des spectateurs, est disposée en parfaite harmonie. » Les défauts : « La composition de l'*Enterrement* viole toutes les règles de l'art, ou plutôt ce n'est pas une composition; les personnages y forment, comme au hasard, une tation... Courbet s'est donc montré, dans le tableau de l'*Enterrement*, aussi profond moraliste que profond artiste; il a cherché avec la vérité sanglante, impitoyable; en révélant en vous l'idéal, il vous rappelle à votre dignité; et s'il n'a pas fait une œuvre sans défaut, il en a fait une incontestablement salutaire et originale, que nous aurions jugée prodigieuse, s'il nous restait le moindre sentiment de l'art, si notre âme, notre raison, notre intelligence, notre conscience n'étaient, pour ainsi dire, frappées d'anesthésie. Que pèsent ici toutes les réserves de la plus malveillante critique?... Je vous accorde tout ce que vous voudrez. En est-il moins vrai que Courbet s'est ouvert dans l'art une nouvelle et immense perspective; que l'idée de l'*Enterrement* est à elle seule une révélation, et que l'exécution idéaliste qui en résulte est si puissante, qu'on finit par trouver que l'artiste n'a point encore assez l'air, comme les Grecs trouvaient que les figures de leurs dieux n'étaient jamais assez belles, et qu'on voudrait faire remettre vingt fois au concours un sujet si nouveau, si accusateur et si émouvant? » En vérité, on ne s'attendait guère à voir les Grecs en cette affaire, et il faudrait être doué d'une imagination bien prompte à s'enflammer pour sentir en soi une excitation idéaliste quelconque à la vue des bedeaux d'Ornans. La vérité, croyons-nous, est que M. Courbet a peint tout bonnement, tout naïvement, sans aucune préoccupation philosophique, les têtes plus ou moins vulgaires qui ont posé devant lui. Au reste, comme le fort bleu, comme le vert pourri fleury, « la peinture, pas plus que la musique, n'a pour mission de fixer les idées, mais d'faire naître; quand la peinture se couvrirait en en enseignant, elle n'est plus de la peinture. Elle devient une chaire triste et pénible à regarder, car il n'y a pas de prédication dans la chaire. Il arrive que les peintres n'a rien voulu prouver par son *Enterrement*. C'est la mort d'un bourgeois qui est suivi par d'autres bourgeois. On sait que ce tableau n'est pas un portrait de famille. Quel est le vigneron assez riche et assez ami de l'art pour commander une aussi grande toile? C'est simplement, comme je l'ai vu imprimé sur des affiches, quand M. Courbet exposait ses tableaux à Besançon et à Dijon, le *Tableau historique d'un enterrement à Ornans*. Il a pris au peintre de transporter sur sa toile l'indifférence des hommes et la sensibilité des femmes de sa province; telle a été sa fantaisie. Il a voulu nous montrer la vie domestique de la petite ville; il s'est dit que des robes noires et des habits noirs valaient bien les costumes espagnols, les dentelles et les plumes Louis XIII, les armures moyen âge, les paillettes de la Régence, et il s'est jeté avec le courage d'un bœuf dans cette immense toile, sans exemple jusqu'ici. »

L'*Enterrement à Ornans* a figuré aux diverses expositions particulières organisées par M. Courbet, tant à l'étranger qu'en France, notamment à celles qui eurent lieu en 1855 et 1867.

Enterrement dans les Vosges (l'), tableau de M. Gustave Brion; exposition universelle de 1855. La scène se passe en hiver, au milieu des montagnes. La neige a recouvert d'un blanc linceul le sentier rapide, sur lequel glisse le cercueil noir, suivi des parents. L'humble cortége raye d'une ligne sombre le fond neigeux du morne paysage. « Cette bière descendant, comme un chariot de montagne russe, vers la fosse qui doit l'engloutir, produit un effet saisissant, » a dit Th. Gautier. L'*Enterrement dans les Vosges* est une des premières peintures qui aient attiré l'attention sur M. Brion.

Enterrement à Venise (UN), tableau de M. Gustave Brion (Salon de 1870). Sur l'avant d'une gondole qui débouche d'un canal bordé de palais sculptés repose un cercueil drapé de rouge; quatre croque-morts, tout habillés de rouge aussi, comme des cardinaux, et portant d'énormes cierges, se tiennent entre le cercueil et la cabine de la gondole; deux sont assis, et deux debout, adossés à la cabine. A l'arrière de l'embarcation, un batelier, en bonnet de laine, pantalon court et tricot bleu et blanc, fait manœuvrer sa rame unique, les yeux fixés en avant pour se guider. Au-dessus du canal sont jetés deux ponts du haut desquels des curieux regardent passer la gondole funèbre.

Ce tableau est un des meilleurs qu'ait peints M. Gustave Brion. Il est impossible, dit un critique de l'*Illustration*, d'imaginer un assemblage plus complet de choses pittoresques. La gondole de deuil promène ses teintes sombres sur les eaux vertes du canal; les porteurs, vêtus de robes écarlates, tranchent vigoureusement par la richesse de leur ton; le fond est savamment atténué pour ne pas épariller l'attention. L'exécution de cette charmante toile est tout à fait remarquable; le groupe des porteurs notamment est traité avec une ampleur, une richesse de pinceau extraordinaires; les types sont observés et rendus avec autant d'esprit que de bon goût.

Plusieurs artistes ont peint des scènes d'enterrement; nous citerons : l'*Enterrement d'un jeune pêcheur* (sujet tiré de l'*Antiquaire* de Walter Scott), tableau d'Ary Scheffer, exposé au Salon de 1824; un *Enterrement maure*, par M. Fromentin (Salon de 1853); un *Enterrement breton*, par M. A. Bijou (Exposit. univers. de 1855); l'*Enterrement à la Trappe*, de M. Foulongne (Salon de 1857); l'*Enterrement d'un enfant*, de M. Albert Anker (Salon de 1864); un *Enterrement en Italie*, de M. Reimers, et un *Enterrement en Irlande*, de M. Adolphe Leleux (Exposit. univ. de 1867); l'*Enterrement d'Harold à l'abbaye de Waltham*; tableau de M. F.-R. Pickersgill (Exposit. univ. de 1855), etc. V. CONVOI, FUNÉRAILLES.

Une des plus charmantes compositions de ce genre est l'*Enterrement* ou *Convoi funèbre à l'Antestrina, près de Rome*, tableau exposé au Salon de 1861 par M. Oswald Achenbach. Voici la description qu'en a donnée M. Paul de Saint-Victor : « La nuit tombe sur la place étroite qu'encadrent des masures trouées de lucarnes. La vieille église délabrée s'appuie sur deux colonnes antiques enclavées dans sa maçonnerie, comme une pauvresse qui prendrait pour béquilles deux épées romaines trouvées dans une ruine. Sa haute façade, à demi dépouillée des briques rouges qui la revêtaient, reflète les derniers feux du soleil. On célèbre ce soir-là quelque *triduum* ou quelque neuvaine. Des guirlandes de lampions piquent déjà l'obscurité du portail. Un convoyé passe dans l'église; c'est celui d'une jeune fille au visage découvert, que portent, sur un cercueil à bras, des prêtants masques de cagoules. Le cortége traverse la foule insouciante : moines marchandant des pastèques, mendiants adossés aux murs, âniers fustigeant leurs bêtes, femmes accroupies au milieu des fruits qui jonchent le pavé, abbés allongeant à travers les groupes leur long chapeau de Basile, matrones attroupées autour des fontaines. Toute cette cohue pittoresque s'agite dans un clair-obscur d'une vérité surprenante; les formes se fondent sans s'effacer, les couleurs pâlissent sans s'éteindre; les torches du convoi et les lumineaires de l'église luttent contre un demi-jour affaibli. Quelle vérité ont ces figures à peine indiquées! Elles gesticulent, elles remuent; on croit entendre leurs voix, mais sourdes et jaseur. Ce qu'il faut admirer surtout, c'est l'harmonie de ce nocturne pittoresque, c'est cette heure crépusculaire dont le peintre a si délicatement nuancé les teintes indécises. Rien de plus simple que l'exécution : la couleur ne fait qu'effleurer la toile. » M. de Saint-Victor ajoute : « Ces funérailles à visage découvert sont un des plus touchants spectacles de l'Italie religieuse. Que de fois avons-nous rencontré, la nuit, par les rues de Rome, un de ces convois de jeune fille, qu'on prendrait au premier abord pour la célébration d'une noce mystérieuse! La jeune morte, habillée de blanc, reposait sur son lit funèbre, entourée de *frati* voilés comme des ombres; sa tête flottait dans l'auréole errante formée par les cierges; les prêtres chantaient sur elle des psaumes de bénédiction et de grâce; les sonnettes des enfants de chœur jetaient leurs cris d'oiseaux devant le cortége. A son approche, les passants s'arrêtaient et s'agenouillaient, les femmes s'envoyaient des baisers et des signes de croix; les fleurs et les rameaux pleuvaient des fenêtres sur le blanc linceul. Tout était palmes, hymnes, prières, ovation angélique, bienvenue céleste autour du cercueil nuptial qui conduisait à Dieu la vierge endormie, aux lueurs des flambeaux et des étoiles. »

ENTERRER v. a. ou tr. (an-tè-ré — du préf. *en*, et *terre*). Mettre en terre, couvrir de terre; enfouir : ENTERRER *des pieds de céleri*.

Au lieu d'*enterrer* ton argent,
Riche, en proie aux fausses alarmes,
Va plutôt dire à l'indigent :
Formons ensemble un faisceau d'armes.
P. DUPONT.

Englou

Combien voit-on de gens sottement *entêtés*.
Qui, nés avec le bât, veulent mourir bâtés!
LACHAMBEAUDIE.

— Substantiv. Personne entêtée, opiniâtre : *Vous n'êtes qu'un* ENTÊTÉ. *Ne faites donc pas l'*ENTÊTÉ. *L'amiral Coligny était un* ENTÊTÉ *systématique.* (Balz.) *La force de cervelle fait les* ENTÊTÉS, *et la force d'esprit les caractères fermes.* (J. Joubert.)

— **Syn. Entêté, entier, obstiné, opiniâtre, têtu.** L'homme *entêté* tient fortement à certaines idées qui sont entrées dans sa tête et qui l'empêchent d'écouter toutes les raisons qu'on peut lui présenter pour soutenir des idées opposées. L'homme *entier* ne veut rien rabattre de ses prétentions; il ne fait jamais la plus petite concession, soit pour ce qu'il regarde comme un droit, soit à l'égard des opinions qu'il a adoptées. L'homme *obstiné* persiste dans sa manière d'agir contre toute raison, par caprice, par esprit d'opposition. L'*opiniâtre* y persiste également, mais par une détermination réfléchie dont il ne veut pas démordre; l'opiniâtreté n'est pas toujours blâmable, elle se rapproche quelquefois d'une fermeté inébranlable. Enfin, l'homme *têtu* est tel par nature, par tempérament; il est toujours *entêté* avec tout le monde et en toutes circonstances.

— **Antonymes.** Faible de volonté, flexible, maniable, pliant, traitable.

ENTÊTEMENT s. m. (an-tê-te-man — rad. *entêter*). Sorte de vertige causé par quelque émanation : *L'odeur de lis cause presque toujours l'*ENTÊTEMENT.

— Fig. Opiniâtreté, obstination : *Rien ne ressemble mieux à la vive persuasion que le mauvais* ENTÊTEMENT. (La Bruy.) *L'*ENTÊTEMENT *est une faiblesse absurde : si vous avez raison, il amoindrit votre triomphe; si vous avez tort, il rend honteuse votre défaite.* (Sterne.) *Un esprit borné ajoute à son peu de prévoyance un* ENTÊTEMENT *insurmontable.* (La Roch-Doud.) *L'*ENTÊTEMENT *sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise et lui servant de rallonge.* (V. Hugo.) *Surcent individus affectés d'idiotie, cinquante-sept étaient remarquables par leur* ENTÊTEMENT. (Bellomme.) *La stérilité de l'esprit produit l'*ENTÊTEMENT : *Quand on n'a qu'une idée, on y tient.* (Latena.)

ENTÊTER v. a. ou tr. (an-tê-té — du préf. *en*, et de *tête*). Donner à la tête de, causer une sorte de vertige à : *Je ne laisse pas de me promener avec plaisir; les chèvre-feuilles ne m'*ENTÊTENT *point.* (Mme de Sév.)

— Fig. Enorgueillir au point de faire déraisonner :

La qualité *l'entête*, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, de pages et de chiens.
MOLIÈRE.

Engouer, prévenir en faveur de quelqu'un ou de quelque chose : *Qui vous* A ENTÊTÉ *d'une personne si peu respectable?*

— Absol. : *La fumée de charbon* ENTÊTE. *Il en est de certains esprits comme de certaines fleurs qui* ENTÊTENT. (A. d'Houdetot.) *Les beaux esprits sont comme les roses : une fait plaisir, un grand nombre* ENTÊTE. (S. Arnould.)

— Techn. *Entêter les épingles*, En fixer les têtes.

S'entêter v. pr. S'engouer, s'éprendre : *Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes : aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'*ENTÊTER. (Fén.)

— S'opiniâtrer, s'obstiner :

Ne vous *entêtez* point d'être chez vous le maître,
Contentez-vous de le paraître.
REGNARD.

— Absol. Prendre de l'entêtement, s'obstiner dans ses pensées : *C'est un juge dangereux, il est sujet à s'*ENTÊTER. (Acad.)

— **Syn. Entêter, engouer, entêcher,** etc. V. ENGOUER.

ENTÊTEUR s. m. (an-tê-teur — rad. *entêter*). Techn. Ouvrier qui met les têtes aux épingles, qui les entête.

ENTÊTOIR s. m. (an-tê-toir — rad. *entêter*). Techn. Machine à entêter les épingles.

ENTHELMINTHES s. m. pl. (an-tél-main-te — du gr. *entos*, dedans; *helminx, helminthos*, ver). Helminth. Classe de vers comprenant les vers intestinaux.

ENTHÉOMANIE s. f. (an-té-o-ma-nî — du gr. *enthos*, inspiré, et de *manie*). Pathol. Folie religieuse.

ENTHLASE s. f. (en-tla-ze — du gr. *enthlasis*, fracture). Chir. Fracture du crâne dans laquelle les esquilles se trouvent enfoncées. Il On dit aussi ENTHLASIS.

ENTHOUSIASME s. m. (an-tou-zi-a-sme — du gr. *enthousiasmos*, espèce de fureur et d'inspiration divine dont l'âme est éprise; de *enthous*, inspiré par un dieu, dérivé lui-même de *en*, en, et *theos*, dieu; *asthma*, souffle. Le gr. *theos*, pour *deFos*, l'aspiration initiale remplaçant le digamma supprimé, est le même que le sanscrit *déva*, dieu, zend *daéva*, démon; latin *deus*, dieu; irlandais ancien *dia*, kymrique *dew*, armoricain *doue*, cornique *dêu*, lithuanien *dewas*, formes qui se rapprochent toutes de la racine *div*, briller, et aussi du sanscrit *div*, ciel, et désignent par conséquent Dieu comme l'Être céleste ou lumineux. V. DIEU). Exaltation produite par l'inspiration divine. L'ENTHOUSIASME *des prophètes, des sibylles, de la pythonisse.*

— Par anal. Sorte d'exaltation dont l'écrivain et l'artiste sont animés par la contemplation passionnée de leur sujet : L'ENTHOUSIASME *est le partage des grands poètes.* L'ENTHOUSIASME *est la chaleur de l'imagination au plus haut degré.* (Marmontel.) *Une invocation est toujours un morceau d'*ENTHOUSIASME. (Grimm.) *Le scepticisme perce au fond de tous les* ENTHOUSIASMES *de Gœthe.* (St-Marc Gir.) *L'*ENTHOUSIASME *ne se laisse pas rencontrer par ceux qui le cherchent; il vient à nous quand nous le méritons.* (G. Sand.)

Disposition ou mouvement de l'âme qui la porte à s'exalter et lui inspire une sorte d'entraînement passionné : *L'*ENTHOUSIASME *religieux. L'*ENTHOUSIASME *guerrier. On ne s'élève point aux grandes vérités sans* ENTHOUSIASME. (Vauven.) *L'*ENTHOUSIASME *seul peut contrebalancer la tendance à l'égoïsme.* (Mme de Staël.) *L'*ENTHOUSIASME *fait en un jour ce que la raison fait en plusieurs siècles.* (Alibert.) *Sans l'*ENTHOUSIASME, *ce puissant levier des grandes choses, les talents et la vertu resteraient au-dessous d'eux-mêmes.* (Sanial-Dubay.) *Un seul pas au delà de l'*ENTHOUSIASME, *et l'on est dans le fanatisme; un pas de plus, et l'on tombe dans la folie.* (Descuret.) *L'*ENTHOUSIASME *est l'état le plus élevé de la nature humaine.* (V. Cousin.) *Un peu d'*ENTHOUSIASME *même plus loin que beaucoup de raison.* (Mme C. Fée.) *L'adresse séduit, l'*ENTHOUSIASME *fait des prosélytes.* (De Lévis.) *Heureux les peuples chez qui la source sacrée de l'*ENTHOUSIASME *n'est pas tarie.* (L. Ennault.) Admiration passionnée : *Obtenir un succès d'*ENTHOUSIASME. *Que l'Italie ait divinisé Dante, cet excès d'*ENTHOUSIASME *est naturel et excusable.* (La Harpe.) *L'*ENTHOUSIASME *qu'inspire la gloire des armes est le seul qui puisse devenir dangereux à la liberté.* (Mme de Staël.) *La nouveauté est une des conditions de l'*ENTHOUSIASME. (Lamart.) *L'*ENTHOUSIASME *s'évapore en se refroidissant.* (Lamart.) *L'amour naît de l'*ENTHOUSIASME *ou d'une connaissance intime.* (Mme de Rémusat.)

— **Syn. Enthousiasme, exaltation.** *Enthousiasme* se prend généralement en bonne part; il exprime l'état d'une âme ardente qu'un zèle extraordinaire transporte et inspire. L'*exaltation* est souvent factice, elle approche de la folie, elle pousse à des actes que la froide raison désavoue.

— **Antonymes.** Apathie, flegme, froideur, indifférence, sang-froid.

— **Épithètes.** Noble, sincère, réel, ardent, brûlant, fougueux, irréfléchi, indescriptible, emporté, aveugle, fol, poétique, lyrique, sublime, héroïque, religieux, prophétique, saint, pieux, sacré, affecté, apparent, trompeur, mensonger, faux, éphémère, passager.

— **Encycl.** L'*enthousiasme* est une inspiration, une excitation extraordinaire de l'âme, une exaltation intérieure qui se manifeste au dehors par l'énergie, quelquefois par la violence des paroles ou des actes. On parle de l'*enthousiasme* du poète, du saint, du héros; mais ce caractère n'est pas le privilége exclusif de tels hommes; tous les hommes en sont susceptibles : les plus graves, les plus austères peuvent le sentir, et il y a un *enthousiasme* philosophique comme il y a un *enthousiasme* poétique. Des nations ont été animées d'un véritable *enthousiasme*, sous l'influence de grands événements politiques ou religieux. Ces âmes de courage qui soulèvent tout un peuple contre les ennemis de la patrie ou de la liberté, ces admirables dévouements, éternel honneur de la nature humaine, qui poussent l'homme au sacrifice et mettent pour le martyr la volupté dans la torture, le feu de ces ardentes croyances, de ces actes de foi qui fondent des civilisations, où prennent-ils leur source ailleurs que dans l'*enthousiasme?* Qui voudrait étudier l'*enthousiasme* dans toute son étendue et sa puissance aurait à l'examiner sous ces diverses faces : inspiration chez le poète ou même le prophète et le devin, réflexion sublime et profonde chez le philosophe, héroïsme chez le guerrier, dévouement chez le martyr. C'est un des sentiments les plus importants de l'âme et un des moins étudiés : cela tient à ce que, bien que commun, au fond, à tous les hommes, il demeure peu aperçu chez la plupart et ne se manifeste avec éclat que chez un petit nombre et, chez ceux-ci même, à de rares intervalles.

L'*enthousiasme* n'est point réfléchi, mais spontané. Il faut se rappeler que l'âme humaine existe sous deux modes : ou elle s'abandonne à l'instinct qui la pousse, et agit sans vouloir, sans même savoir son action; ou elle prend conscience d'elle-même, et, pour une plus ou moins grande part, intervient dans les effets de l'instinct, tantôt pour lui obéir, mais volontairement, tantôt pour le combattre, toujours pour le modifier en quelque façon, ne fût-ce que par la soumission d'un acte instinctif en acte volontaire. De ces deux modes, le premier est la *spontanéité*, le second la *réflexion*. Dans la spontanéité, on ne peut pas dire que ce soit véritablement l'homme qui agit, mais, en lui et par lui, quelque chose de supérieur. Il est mû par une force qui n'est pas lui-même et à laquelle il obéit sans la connaître; il vit d'une vie aveugle et d'autant plus puissante, dont il sent la plénitude, mais qu'il ne règle pas, qu'il ne songe même pas à régler, tant il est emporté d'un rapide, d'un irrésistible mouvement. Cette force qui meut l'homme et qui n'est pas l'homme, ce quelque chose de supérieur à lui qui agit en lui et par lui, que sera-ce, sinon la nature, sinon Dieu, l'auteur et le principe de tout être? La spontanéité sera donc, en un sens très-profond et très-vrai, *Dieu en nous*, ce qui est le sens du nom même de l'*enthousiasme*. L'*enthousiasme* n'est pourtant pas la spontanéité en général, mais une forme de la spontanéité, celle qui a été nommée, parce qu'elle est la plus éclatante. On a été longtemps avant d'apercevoir la spontanéité même, qui se cache dans les profondeurs de notre nature, dont elle est comme le fond divin; on n'a pas vu d'abord le fait général, véritablement divin, qui appartient à tous les hommes sans exception : on n'a vu que le fait exceptionnel, qu'on a attribué à l'influence de quelque divinité remplissant d'elle-même, par une rare faveur, quelques âmes d'élite.

L'*enthousiasme* est un état extraordinaire de l'âme, d'autant plus difficile à définir avec exactitude que les causes mêmes qui le produisent le dérobent à l'observation : l'âme ne peut guère ni, faire d'être assez calme, s'observer elle-même dans le présent, quand elle se trouve dans un pareil état; ni, faute d'avoir le souvenir assez précis d'une situation qui échappe presque à la conscience, s'observer dans le passé, quand elle ne s'y trouve plus. Socrate va-t-il demander aux poètes le secret de leur inspiration, ils ne savent que lui répondre. Les philosophes seuls, plus modérés dans leur *enthousiasme*, quand ils en ont, plus habitués surtout à l'observation de l'âme par elle-même, doivent être entendus ici.

Platon, dans plusieurs de ses dialogues, *Io*, *Ion*, *Ion*, *Ion*, *Ion*, compte quatre sortes d'*enthousiasme* : *le prophétique*, dont les devins, qu'excite le chant; le *mystique*, *enthousiasme* religieux qui vient de Bacchus, et que produisent les sacrifices, les expiations, les cérémonies sacrées; le *poétique*, *don des muses*, présent d'Apollon, fruit du recueillement et de l'extase; enfin, l'*enthousiasme de l'amour*, qu'inspire non la Vénus populaire, mais la Vénus Uranie ou céleste, celle qui, par la route du beau, nous mène au bien. Dans cette première et vive esquisse est toute une théorie : on y voit quels sont les objets de ce divin sentiment et quelles en sont les conditions.

Il y a lieu de ramener ces divers objets à un objet unique : que la puissance qui transporte l'homme et l'élève au-dessus de lui-même soit le beau, ou le juste, ou le saint, ou le vrai, c'est toujours l'idée, la vue, le sentiment du bien. Une chose parfaite et sublime inspire à l'esprit qu'elle ravit l'ardent désir soit de l'obtenir, soit de l'imiter. Quoi qu'on puisse par erreur s'exalter pour un objet peu merveilleux ou d'un mérite imaginaire, c'est toujours d'un noble principe qu'émane l'*enthousiasme* : l'amour du bien. Aussi fut-il toujours étranger aux âmes communes et basses, et il n'est point d'âme haute qui ne le connaisse, il n'est point de vérité sublime sans quelque degré d'*enthousiasme*. Qui ne se sent pas épris des charmes de la vertu pourra-t-il jamais être vrai sage? Mais si l'*enthousiasme* est nécessaire à la vertu, au génie, il n'est lui-même ni le génie ni la vertu, et il peut égarer comme toute spontanéité, une ne vérifiait pas la raison. Il ne faut pas, en effet, oublier qu'il appartient au mode spontané de l'existence de l'âme : il n'est que le degré le plus élevé, en même temps que le plus éclatant et le plus manifeste, de ce mode. Aussi l'âge, le sexe, le tempérament, le concours de circonstances propres à tempérer ou à exalter la sensibilité, contribuent pour une grande part soit à l'empêcher, soit à le produire. Il s'allume surtout dans les réunions d'hommes qu'anime un même esprit religieux : aussi les Juifs disent-ils qu'un prophétise, quand on chante en chœur des cantiques, des psaumes. De même les Thyades, les bacchantes, les ménades, déjà échauffées par le dieu du vin, entonnant d'une seule voix un dithyrambe bachique, éprouvaient les transports d'une fureur divine, toute semblable à l'*enthousiasme*. On sait comment prophétisaient, dans l'ancien paganisme, les prêtresses, les pythies, les sibylles : *Subito non vultus, non color unus*, etc. On connaît l'*enthousiasme* extatique des bonzes, des fakirs, des derviches de l'Inde et de l'Orient. L'histoire de toutes les religions est pleine des faits et gestes de l'*enthousiasme*, depuis la descente du Saint-Esprit en langues de feu sur les apôtres, ou les visions apocalyptiques de saint Jean, ou le ravissement et la conversion de saint Paul (pour ne point sortir du christianisme), jusqu'aux tremblements des quakers, aux extases des convulsionnaires de saint Médard et à mille extravagances qui se continuent ou se renouvellent même de nos jours. Les jeunes gens, les femmes, celles surtout d'un tempérament hystérique, les hommes mélancoliques ou nerveux, sont plus que les autres accessibles à l'*enthousiasme;* il en est de même de certains peuples des pays chauds, tels que les Orientaux, les Arabes. Lucius rapporte que les gens d'Abdère, ayant assisté, en plein soleil et en plein air, selon la coutume, à la représentation d'une tragédie d'Euripide, coururent par la ville, au sortir du théâtre, comme des fous enthousiastes jusqu'à la nuit, dont la fraîcheur ne tarda pas à calmer leurs cerveaux et à faire tomber ce bel accès de fièvre poétique. Spinosa, dans son fameux *Traité théologico-politique*, si original pour le temps où il parut, dit, non sans esprit ni peut-être sans malice, que non-seulement le tempérament de l'homme le détermine à prophétiser, mais même que la prophétie varie en raison du tempérament : si le prophète est gai, il prédira victoires, paix glorieuse, bonheur; s'il est triste, il ne verra que malheurs, guerres et supplices. Elisée, prophétisant devant le roi Joram, demande qu'on lui joue de la musique pour le mettre en *enthousiasme* : la musique le réjouit, et il prédit des choses favorables.

« Quand on vous livrera entre les mains de la justice, dit Jésus à ses disciples, ne meditez point par avance ce que vous aurez à dire; mais ce qu'il vous faudra répondre vous sera inspiré sur l'heure : car ce n'est point vous qui parlerez, c'est l'esprit de Dieu. » Tel est en effet le propre caractère de l'*enthousiasme* : l'âme qu'il transporte ne s'appartient pas. Elle met en jeu les plus vives de ses facultés, les plus brillantes, les plus fécondes et elle n'a point d'action sur elles. Est-ce bien elle qui les met en jeu? De là le danger, en même temps que la puissance et la grandeur de ce noble, de ce divin sentiment. Il a beau être divin, si c'est le bien que l'homme poursuit toujours dans cette noble ivresse, est-ce toujours le bien qu'il voit? est-ce toujours le bien qu'il saisit? Ne risque-t-il pas de se tromper et de tomber d'une chute d'autant plus grave que son exaltation l'a élevé plus haut? Que de périls n'a-t-il pas quand il renonce à la réflexion, c'est-à-dire à la raison, à sa vraie personnalité, à sa responsabilité morale; quand il abandonne son seul guide pour se confier aveuglément à un sentiment que la raison doit conduire! Aussi n'y a-t-il qu'un pas de l'*enthousiasme* religieux au fanatisme, de l'*enthousiasme* patriotique à l'inhumanité, de tout *enthousiasme*, en un mot, aux plus extravagantes aberrations, aux excès les plus funestes, quand ils ne sont pas les plus coupables.

Qu'elles sont donc admirables autant que rares ces heureuses âmes qui savent joindre dans une charmante harmonie l'*enthousiasme* à la raison, tempérer les ardeurs de l'un par le calme de l'autre et emprunter à chacun de ces deux principes ce qu'il a d'excellent, et en laissant ce qu'il a d'excessif! C'est la condition des grandes œuvres.

L'*enthousiasme* mérite le nom que la philosophie grecque lui a donné : il est divin. Il vient de la spontanéité, qui est véritablement en nous le principe divin en l'homme. Tous les hommes en sont capables, mais non au même degré. Il peut avoir plusieurs objets en apparence; au fond, il n'en a qu'un seul, le bien, dont il est le don, dont la vue attire et agite l'âme. Il arrache l'homme à lui-même et le pousse aux extrêmes, ou du bien, ou du mal; il le pousse et n'éclaire pas. Celui qui ne se guide pas à la lumière de la raison marche au hasard, vers l'abîme comme vers le ciel. L'*enthousiasme* est un des plus précieux éléments de notre nature, que nous ne saurions tout à la fois ni conserver avec un sang trop jaloux, ni surveiller d'un œil trop attentif.

Plus on se rapproche des siècles civilisés, des époques où l'art remplace la nature, moins on rencontre, même chez les poètes, le véritable *enthousiasme*. Ils n'en gardent plus guère que l'apparence et font penser à ce vers célèbre de Boileau :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

C'est dans les poèmes primitifs, dans les poèmes qui furent l'expression des sentiments populaires, que nous trouverons surtout l'*enthousiasme*. Homère et les chants orphiques en sont remplis; il déborde aussi dans les poètes et les chants des nations modernes à leur jeunesse, dans nos *Chansons de geste* comme dans le *Romancero espagnol*. On ne le trouve plus tard que de loin en loin chez des poètes privilégiés, comme Corneille et Shakspeare; chez des poètes qui expriment les passions, les élans des peuples; chez Tyrtée, Rouget de l'Isle, Körner. Enfin, par un contraste frappant avec l'esprit positif de notre siècle, l'*enthousiasme* s'est réveillé aussi puissant que jamais dans nos poètes lyriques : Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset. Il s'est manifesté chez eux parce qu'ils ont présenté dans leurs vers le fond même de la nature humaine; mais, après ce mouvement large et sincère, qui avec toutes les ressources de l'art conservait toutes les effervescences, les émotions de la spontanéité, leurs disciples n'ont plus mis au jour que de merveilleuses œuvres d'art sans *enthousiasme*. Ils ont composé froidement, et n'ont trouvé en général que la froideur chez le public.

Parmi les orateurs, il est assez difficile de distinguer ceux que l'*enthousiasme* emporte de ceux qui se font à force d'art une apparence d'*enthousiasme;* cependant, à certains passages des improvisations et des épiques, dans l'éloquence de la tribune, on sent passer victorieusement ce souffle enthousiaste qui trouble les tyrannies et fait tressaillir les peuples.

ENTHOUSIASMÉ, ÉE (an-tou-zi-a-smé) part. passé du v. Enthousiasmer. Exalté, vivement excité; pris d'admiration, d'enthousiasme : *Je ne suis pas* ENTHOUSIASMÉ *de ce prétendu succès de nos armes.*

ENTHOUSIASMER v. a. ou tr. (an-tou-zi-a-sme — rad. *enthousiasme*). Exalter, inspirer de l'enthousiasme à : *Ces discussions de l'assemblée animaient, ENTHOUSIASMAIENT la foule.* Il Frapper d'admiration : *Ce spectacle* A ENTHOUSIASMÉ *tout le monde. Dieu a concédé à la femme le privilége exclusif d'*ENTHOUSIASMER *les hommes.* (Toussenel.)

S'enthousiasmer v. pr. Concevoir une admiration exaltée : *Il s'*ENTHOUSIASMA *à propos de rien. On ne s'*ENTHOUSIASME *pour rien aussi fortement que pour les mots qui n'ont pas un sens précis.* (Kotzebue.) *Les hommes s'*ENTHOUSIASMENT *facilement pour le génie militaire.* (Thiers.)

ENTHOUSIASTE adj. (an-tou-zi-a-ste — rad. *enthousiasme*). Qui admire passionnément : *Je ne suis pas* ENTHOUSIASTE *des succès militaires. Il est* ENTHOUSIASTE *de Racine et de Boileau.*

— Absol. Qui s'enthousiasme facilement, qui a le caractère exalté : *L'homme ferme attribue tout à la volonté, l'homme* ENTHOUSIASTE *à l'imagination, l'homme sensible à l'affection.* (Mme de Staël.) *La justice est de toutes les vertus la moins* ENTHOUSIASTE. (Mme de Rémusat.)

— Qui est inspiré par l'enthousiasme : *Des cris* ENTHOUSIASTES. *Des applaudissements* ENTHOUSIASTES.

— Substantiv. Admirateur ou partisan passionné : *Les* ENTHOUSIASTES *de la liberté. Quel écrivain n'a pas eu ses* ENTHOUSIASTES? *Les grands hommes ont été les* ENTHOUSIASTES *du bien moral.* (Volt.)

— Absol. Personne inspirée ou qui se donne pour inspirée : *En écoutant cet* ENTHOUSIASTE, *la foule crut entendre un prophète.* (Acad.) *Fou utile.* Il Personne exaltée, facile à enthousiasmer : *Les législateurs et les* ENTHOUSIASTES *n'ont guère songé qu'à se faire des empires.* (B. de St-P.) *Un* ENTHOUSIASTE *se cherche point dans les ouvrages divins ce qu'il faut croire, mais ce qu'il croit.* (Portalis.) *Tout homme distingué fut d'abord, à ses premières pas dans la vie, un* ENTHOUSIASTE *ridicule ou un infortuné.* (H. Beyle.)

— Hist. relig. Nom générique de tous les hérétiques ou sectaires qui se prétendent directement inspirés de Dieu, soit pour l'interprétation des Ecritures, soit dans tout autre but : *Les quakers appartiennent, parmi les sectaires, à la classe des* ENTHOUSIASTES.

— **Antonymes.** Apathique, flegmatique, froid.

ENTHYMÉMATIQUE adj. (an-ti-mé-ma-tike — rad. *enthymème*). Logiq. Qui a la forme de l'enthymème : *Argument* ENTHYMÉMATIQUE.

ENTHYMÈME s. m. (an-ti-mè-me — du gr. *enthuméma*, réflexion, pensée; de *enthumeisthai*, *enthumeo*, l'esprit; de *en*, et *thumos*, esprit). Logiq. Syllogisme dans lequel l'une des prémisses est sous-entendue : *L'*ENTHYMÈME *est l'argument pathétique, celui de l'orateur et du homme.* (A. Didier.) *Le cartésien* je pense, donc je suis, *n'est pas un raisonnement.* (V. Cousin.)

— **Encycl.** L'*enthymème* est un syllogisme imparfait, auquel manque soit la majeure, soit la mineure. Ainsi, lorsque je dis : Tout ce qui pense est esprit; or l'âme pense : donc l'âme est esprit, je fais un syllogisme complet; mais si je juge que la personne à laquelle je m'adresse a suffisamment présente à l'esprit, soit la majeure, soit la mineure de ce syllogisme, je pourrai exprimer la même proposition en disant : Tout ce qui pense est esprit : donc l'âme est esprit; ou : L'âme pense : donc l'âme est esprit.

On voit par là pourquoi la logique de Port-Royal dit de l'*enthymème* que c'est un syllogisme parfait dans l'esprit, mais imparfait dans l'expression, parce qu'on y supprime quelqu'une des propositions comme trop claire et trop connue, et comme étant facilement suppléée par l'esprit de ceux à qui l'on parle. « On l'appelle ainsi, dit Philopon, parce que l'intelligence à laquelle il s'adresse pense, de son chef, la proposition qu'il n'exprime pas. » Si l'on réfléchit maintenant que les hommes ont à leur disposition un certain nombre d'idées qui leur sont tellement familières qu'il suffit de les indiquer pour que l'esprit saisisse immédiatement toutes les conséquences qu'elles renferment; que ces idées sont comme la monnaie au moyen de laquelle les pensées s'échangent et qu'elles constituent ainsi la trame de tous les discours, on comprendra facilement que l'*enthymème* soit pour l'esprit la forme naturelle du raisonnement. Dans la plupart des cas, le syllogisme serait pour lui ce que sont des béquilles pour un homme qui a de bonnes jambes, c'est-à-dire un embarras. Ainsi, par exemple, si l'on veut dire qu'il faut éviter tel individu parce qu'il est méchant, personne ne s'avisera d'employer un syllogisme en règle et de dire : Il faut éviter les méchants; or, cet homme est méchant : donc il faut éviter cet homme. Mais tout le monde se servira de l'*enthymème* et dira : Evitez cet homme, il est méchant; ou : Il faut éviter les méchants; évitez cet homme.

La logique de Port-Royal fait à cet égard les observations suivantes : « Il est certain, dit-elle, que si de ce vers de la *Médée* d'Ovide, qui contient un *enthymème* très-élégant :

Servare potui, perdere an possim rogas!

on avait fait un argument en forme, en cette manière : Celui qui peut conserver peut perdre; or, je l'ai pu conserver : donc je le pourrais perdre, toute la grâce en serait ôtée. La raison en est que, comme une des principales taches d'un discours est d'être plein de sens et de donner occasion à l'esprit de former une pensée plus étendue que n'est l'expression, c'en est, au contraire, un des plus grands défauts d'être vide de sens et de renfermer peu de pensées, ce qui est presque inévitable dans les syllogismes philosophiques : car l'esprit allant plus vite que la langue et une des propositions suffisant pour en faire concevoir deux, l'expression de la seconde devient inutile, ne contenant aucun nouveau sens. C'est ce qui rend ces sortes d'arguments si rares dans la vie des hommes, parceque, même sans y faire réflexion, on s'éloigne de ce qui ennuie, et l'on se réduit à ce qui est précisément nécessaire pour se faire entendre. » Du reste, l'*enthymème*, bien qu'il puisse exprimer des jugements nécessaires, tire surtout sa substance du *vraisemblable*, c'est-à-dire de ce qui arrive le plus ordinairement : On hait son bienfaiteur : donc il vous hait.

Les *signes*, c'est-à-dire certaines circonstances qui précèdent ou suivent un événement qu'elles annoncent ou dont elles témoignent, peuvent aussi servir de base à l'*enthymème*. Ainsi : Cette femme a du lait; donc elle a conçu; ou : Ses mains sont encore couvertes de sang; donc c'est lui qui est l'assassin, sont des *enthymèmes*.

Il peut arriver aussi que l'on renferme les deux propositions de l'*enthymème* dans une seule, que pour cette raison Aristote appelle *sentence enthymématique*, et dont il donne cet exemple :

Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

En réalité l'*enthymème* se plie à toutes les nécessités du discours et peut revêtir toutes les formes. Ainsi, au lieu des arguments en forme qui précèdent, on peut dire : Il vous hait; n'êtes-vous pas son bienfaiteur? Vous êtes son bienfaiteur : il doit vous haïr. Voilà l'assassin; ses mains sont encore couvertes de sang. Assassin, tes mains sont encore couvertes de sang.

On voit par là pourquoi Aristote a été amené naturellement à nommer (*Rhétorique*, liv. Ier, chap. II) l'*enthymème* le *syllogisme de l'orateur*.

ENTHYMÉMISME s. m. (an-ti-mé-mi-sme — rad. *enthymème*). Rhétor. Figure qui consiste dans le rapprochement rapide, fraappant, de deux propositions, rapprochement qui suffit pour faire tirer une conséquence, comme dans cet exemple : *Après cette gestion, que l'accusé prétend avoir été si honnête, le patron était en prison pour dettes, son agent s'était amassé une véritable fortune; conclure.*

ENTIBOIS s. m. (an-ti-boi). Techn. Morceau de bois qu'on place dans les mâchoires de l'étau pour y appuyer la pièce à limer, quand cette pièce doit se mouvoir sous la lime. Il On l'appelle aussi ENTIBOIS et BOIS A LIMER.

ENTICHÉ, ÉE (an-ti-ché) part. passé du v. Enticher. Obstinément attaché, partisan outré : *Quand les philosophes sont une fois* ENTICHÉS *d'un préjugé, ils sont plus incurables que le peuple même, parce qu'ils sont également* ENTICHÉS *et du préjugé et des fausses raisons dont ils le soutiennent.* (Fontenelle.) *Il faut se défier de son imagination, surtout quand on est un peu* ENTICHÉ *d'un système.* (Grimm.) Il Epris, infecté : *Être* ENTICHÉ *d'une coquette.*

Il n'est point de défaut plus grand que l'avarice;
Il suffit de paraître *entiché* de ce vice,
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?
DESTOUCHES.

— Absol. Opiniâtre dans ses opinions, dans ses vues : *Vous êtes bien* ENTICHÉ. *C'est être trop* ENTICHÉ.

ENTICHEMENT s. m. (an-ti-che-man — rad. *enticher*). Action de s'enticher; état d'une personne entichée : *Je connais son* ENTICHEMENT.

ENTICHER v. a. ou tr. (an-ti-ché — Diez et Scheler font dériver ce mot de l'allemand *anstecken*, infecter d'une contagion, mais on ne voit pas comment l's aurait disparu. M. Littré adopte l'opinion de Le Duchat et de plusieurs autres étymologistes, qui tirent *enticher* de *en* et de l'ancien français *teche*, qui est le même que *tache*; *enticher* serait donc la même chose qu'*entacher*). Inspirer un attachement opiniâtre à : *Qui vous* A ENTICHÉ *de cette personne?*

— Techn. Tailler sur patron, de façon qu'une partie de l'étoffe que recouvrirait le patron ait été déjà enlevée dans une précédente coupe.

S'enticher v. pr. S'attacher opiniâtrément : *Il s'est* ENTICHÉ *de cette femme. Cela me fait prendre une pitoyable opinion des femmes de les voir* S'ENTICHER *de goujats qui les méprisent et les trompent.* (Th. Gaut.)

— Absol. S'obstiner, s'opiniâtrer : *Vous avez tort de* VOUS ENTICHER.

— **Syn. Entêcher, engouer, entêter,** etc. V. ENGOUER.

ENTIER, ÈRE adj. (an-tié, iè-re — lat. *integer*, mot qui signifie proprement intact; de *in*, préfixe négatif, et du radical qui est dans *tactum*, supin du verbe *tangere*, toucher. Le latin *integer* est aussi le type du français *intègre*. Pour donner à *entier* un substantif, on recule aujourd'hui devant la forme naturelle et ancienne *entièreté*, et on a préféré reprendre la forme latine et faire *intégrité*. C'est ainsi que, par des scrupules dont on se ne rend pas compte, *court*, *complet*, et beaucoup d'autres adjectifs, sont restés privés d'un substantif abstrait correspondant). Qui est complet, dont rien n'a été retranché : *Un pain* ENTIER. *Une feuille de papier* ENTIÈRE. Il Qui comprend toutes les parties ou tous les objets distincts dont un tout est composé : *La France* ENTIÈRE. *L'univers* ENTIER. *L'atmosphère est la masse* ENTIÈRE *de l'air qui nous entoure en couvrant toute la surface de notre globe.* (A. Rion.)

J'ai vu trancher les jours de ma famille *entière*.
RACINE.

De l'univers *entier* je me vois repoussé.
LEGOUVÉ.

Il qui a toute sa durée, qui est pris dans toute sa durée : *Un jour* ENTIER. *Une année* ENTIÈRE. *La vie* ENTIÈRE. *Dieu a fait les grands vents, pouvons aussi servir le bien à l'enthymème.* Ainsi : Cette femme a du lait; donc elle a conçu; ou : Ses mains sont encore couvertes de sang; donc c'est lui qui est l'assassin, sont des *enthymèmes*.

Il peut arriver aussi que l'on renferme les deux propositions de l'*enthymème* dans une seule, que pour cette raison Aristote appelle *sentence enthymématique*, et dont il donne cet exemple :

Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

En réalité l'*enthymème* se plie à toutes les nécessités du discours et peut revêtir toutes les formes. Ainsi, au lieu des arguments en forme qui précèdent, on peut dire : Il vous hait; n'êtes-vous pas son bienfaiteur? Vous êtes son bienfaiteur : il doit vous haïr. Voilà l'assassin; ses mains sont encore couvertes de sang. Assassin, tes mains sont encore couvertes de sang.

On voit par là pourquoi Aristote a été amené naturellement à nommer (*Rhétorique*, liv. Ier, chap. II) l'*enthymème* le *syllogisme de l'orateur*.

ENTHYMÉMISME s. m. (an-ti-mé-mi-sme — rad. *enthymème*). Rhétor. Figure qui consiste dans le rapprochement rapide, frappant, de deux propositions, rapprochement qui suffit pour faire tirer une conséquence, comme dans cet exemple : *Après cette gestion, que l'accusé prétend avoir été si honnête, le patron était en prison pour dettes, son agent s'était amassé une véritable fortune; conclure.*

ENTIBOIS s. m. (an-ti-boi). Techn. Morceau de bois qu'on place dans les mâchoires de l'étau pour y appuyer la pièce à limer, quand cette pièce doit se mouvoir sous la lime. Il On l'appelle aussi ENTIBOIS et BOIS A LIMER.

ENTICHÉ, ÉE (an-ti-ché) part. passé du v. Enticher. Obstinément attaché, partisan outré : *Quand les philosophes sont une fois* ENTICHÉS *d'un préjugé, ils sont plus incurables que le peuple même, parce qu'ils sont également* ENTICHÉS *et du préjugé et des fausses raisons dont ils le soutiennent.* (Fontenelle.) *Il faut se défier de son imagination, surtout quand on est un peu* ENTICHÉ *d'un système.* (Grimm.) Il Epris, infecté : *Être* ENTICHÉ *d'une coquette.*

Il n'est point de défaut plus grand que l'avarice;
Il suffit de paraître *entiché* de ce vice,
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?
DESTOUCHES.

— Absol. Opiniâtre dans ses opinions, dans ses vues : *Vous êtes bien* ENTICHÉ. *C'est être trop* ENTICHÉ.

ENTICHEMENT s. m. (an-ti-che-man — rad. *enticher*). Action de s'enticher; état d'une personne entichée : *Je connais son* ENTICHEMENT.

ENTICHER v. a. ou tr. (an-ti-ché — Diez et Scheler font dériver ce mot de l'allemand *anstecken*, infecter d'une contagion, mais on ne voit pas comment l's aurait disparu. M. Littré adopte l'opinion de Le Duchat et de plusieurs autres étymologistes, qui tirent *enticher* de *en* et de l'ancien français *teche*, qui est le même que *tache*; *enticher* serait donc la même chose qu'*entacher*). In